

Au Conservatoire

D'Indy et Bartok

présentés par Edmond Appia,
violoniste et Margaret Kitchin, pianiste

Nous avons écouté mercredi soir un excellent concert, nourrissant et d'une valeur exceptionnelle. On nous présentait en effet — et c'est l'une des tâches exemplaires auxquelles s'est consacré le Conservatoire — des oeuvres que l'on ne joue jamais, parce qu'elles sont difficiles à interpréter d'abord, à faire admettre au public ensuite. Deux sonates formant tout un concert, voilà qui est risqué, n'est-ce pas ? Et deux oeuvres nouvelles, hérissées de difficultés, exigeant de l'auditeur une attention soutenue, sans point de comparaison, sans le support confortable de les avoir déjà entendues dix fois jouer enfin sans ce plaisir éclectique d'écouter un programme différencié, comportant un grand nombre d'oeuvres diverses et savamment dosées.

Nous félicitons donc le Conservatoire et les deux interprètes de nous avoir donné la très grande joie d'entendre la Sonate pour piano et violon de Vincent d'Indy et celle de Bela Bartok, celle-là même que devait jouer Yehudi Menuhin l'an dernier, s'il ne l'avait remplacée brusquement par la très belle, mais plus connue Sonate de Franck.

* * *

M. Appia, qui sait parler de musique, introduisit ces deux oeuvres par de courts commentaires extrêmement utiles : là encore, le Conservatoire innove heureusement. Il nous montra en Vincent d'Indy un grand musicien injustement méconnu, mais personnifiant quoi qu'on dise un aspect permanent de l'art français, dont on reconnaîtra bientôt la valeur.

Il nous définit ensuite Bartok comme l'un des plus étranges musiciens contemporains : la tête et la sensibilité remplies des mélodies du folklore hongrois (n'a-t-il pas fait enregistrer lui-même près de 10.000 disques de chansons populaires ?), il partit à l'école des Allemands, enseignement qu'il mit bientôt, en bon Hongrois, sous l'influence de la clarté et de la raison latines. Bartok est donc un mélange étonnant de tous les courants modernes qui se donnent rendez-vous dans son art, il retrouve la verve et l'âpreté hongroises, les sentiments sauvages et élémentaires de l'est, coexistant avec le grand sentiment musical allemand et avec une finesse française curieusement appropriée. Mais surtout, l'intelligence et la volonté sans concession du musicien domine tout et ne laisse rien au hasard.

* * *

Et les deux interprètes jouèrent ces deux oeuvres monumentales. La « Sonate en do » de Vincent d'Indy, qui date de 1904, est un sommet du genre. Très claire d'inspiration, atteignant, dans le troisième mouvement à une sérénité d'une rare beauté, cette Sonate renouvelle techniquement les modes de conversation entre le violon et le piano. Les instruments jouent ensemble et séparément, poursuivant les thèmes à leur guise, et de cette étonnante liberté jaillit une rigueur nouvelle, où l'on voit un musicien chercher avec une volonté continuellement soutenue l'évocation la plus claire possible d'une prodigieuse variété d'idées musicales, qui vont se retrouver, définitivement éclairées et unifiées, dans le splendide final.

Avec Bartok, tout change évidemment. « Ce que nous avons coutume d'entendre dans le temps et le successif coexiste chez lui, tout est donné ensemble », nous dit M. Appia. Il y a en effet là un prodigieux bouleversement de notions que nous avons péniblement acquises. Ici la musique est un univers complet, qui existe par lui-même, se soutient de ses propres lois et exige de nous que nous partions à l'aventure. Il côtoie sans cesse l'impossible, techniquement et spirituellement, mais, par des chemins nouveaux, nous ramène à l'humain : il n'y a pas de musique « pure » !

* * *

Mlle Kitchin et M. Edmond Appia mirent toute leur science et leur art à jouer ces oeuvres périlleuses. Remercions ces audacieux pour le plaisir de qualité et durable qu'ils nous ont donné et souhaitons-leur des imitateurs.

J. M. N.